

Texte complémentaire (page 221 du manuel)

Les Aventures de Tom Sawyer, fin du chapitre XXXI et chapitre XXXII

XXXI

[...] Becky était si lasse qu'elle finit par s'endormir. Tom en fut heureux : il voyait son visage tiré reprendre sa sérénité sous l'influence de songes agréables. Quelquefois un sourire lui passait sur les lèvres. Tandis qu'il rêvassait, lui aussi, Becky se réveilla avec un rire léger qui s'arrêta brusquement ; ce qui suivit était plutôt une plainte.

– Dire que j'ai pu dormir ! gémit-elle. Oh ! comme j'aurais voulu ne jamais me réveiller !... Oh non, Tom, je n'ai rien dit. Je te fais de la peine... je ne le dirai plus.

– Je suis bien content que tu aies dormi, Becky ; maintenant tu dois te sentir reposée, nous allons trouver le chemin de la sortie.

– Nous allons essayer, tu veux dire. J'ai vu dans mon rêve un si magnifique pays ! Je crois plutôt que c'est là que nous irons.

– Peut-être pas, peut-être pas. Du courage, Becky, et en route.

Ils se levèrent et se remirent en marche en se tenant par la main, mais sans grand espoir. Ils cherchèrent à calculer depuis combien de temps ils étaient dans la grotte ; il leur semblait qu'il y avait des jours, peut-être des semaines..., et cependant il était évident que cela ne pouvait pas être puisque leur provision de chandelles n'était pas épuisée. Un long moment s'écoula ; puis Tom observa qu'il fallait faire le moins de bruit possible, que si on passait près d'une source il importait de ne pas la manquer. Ils finirent par en trouver une ; Tom déclara qu'il fallait se reposer à cet endroit. Les deux enfants étaient terriblement fatigués ; Becky certifia cependant qu'elle pouvait marcher encore un peu. Elle fut étonnée d'entendre Tom la contredire ; elle ne comprenait pas. Ils s'assirent ; à l'aide d'un peu de terre glaise Tom fixa sa chandelle sur une aspérité du mur en face d'eux. Ils réfléchirent pendant quelques instants sans rien dire.

– Tom, j'ai faim, dit tout à coup Becky.

Tom sortit quelque chose de sa poche.

– Te souviens-tu de cela ? demanda-t-il.

En souriant tristement Becky répondit :

– C'est notre gâteau de noces, Tom.

– Oui. Je souhaiterais seulement qu'il y en ait davantage parce que c'est tout ce qui nous reste.

– Je l'avais pris au pique-nique, Tom, pour qu'en rentrant nous nous mettions chacun un morceau sous notre oreiller et que nous fassions de beaux rêves ; c'est comme cela que font les grandes personnes avec les gâteaux de noces ; mais nous, ce sera notre...

Elle n'acheva pas sa phrase. Tom partagea le gâteau en deux morceaux. Becky mangea sa moitié de bon appétit ; Tom grignota à peine la sienne. Il y avait de l'eau fraîche en abondance pour compléter ce modeste repas. Bientôt Becky proposa de repartir. Tom garda un instant le silence ; puis :

– Becky, dit-il, serais-tu assez forte pour supporter une mauvaise nouvelle ?

Bien que l'appréhension la fit pâlir, Becky crut pouvoir dire que oui.

– Eh bien voilà, Becky ; il nous faut rester ici où nous avons de l'eau à boire, car ceci est notre dernier bout de chandelle.

Becky ne put retenir ses larmes. Tom fit de son mieux pour la consoler mais sans grand succès. Enfin Becky dit :

– Tom !

– Quoi, Becky ?

– Ils finiront bien par s'apercevoir que nous ne sommes pas là ; ils nous chercheront.

– Oui... bien sûr... évidemment.

– Peut-être qu'ils nous cherchent déjà maintenant.

– Je pense... j'espère bien que oui.

– Quand crois-tu qu'ils se seront aperçus de notre absence ?

– Mais... en reprenant le bateau, je suppose.

– Il devait faire nuit à ce moment-là... Crois-tu qu'ils se seront aperçus que nous n'y étions pas ?

– Je ne sais pas. Mais de toute façon ta mère se sera bien aperçue de ton absence quand les autres revenaient.

L'expression d'effroi que Tom put voir sur le visage de Becky le fit tressaillir ; il se rendit compte de l'erreur qu'il venait de commettre. Cette nuit-là, Becky ne devait pas rentrer chez elle. Les deux enfants réfléchirent en silence ; une nouvelle manifestation du chagrin de Becky prouva à Tom que leurs pensées suivaient un même cours..., il se pourrait que la matinée du dimanche fût écoulée à moitié avant que Mrs. Thatcher découvre que Becky n'était pas chez Mrs. Harper.

Les enfants, les yeux rivés sur leur dernier bout de chandelle, le regardaient fondre, lentement mais inexorablement ; il n'y eut bientôt plus qu'un demi-pouce de mèche. La flamme eut un dernier sursaut ; une mince colonne de fumée monta, puis, dans toute son horreur, l'obscurité régna, totale, absolue.

Combien de temps s'écoula avant que Becky eût conscience qu'elle pleurait dans les bras de Tom, ni l'un ni l'autre n'aurait pu le dire. Tout ce dont ils se rendirent compte l'un et l'autre, c'est qu'après un temps qui leur parut interminable, ils finirent par sortir de leur torpeur. Tom estimait qu'on devait en être à dimanche ou peut-être à lundi. Il s'efforçait de faire parler Becky mais la pauvre petite avait trop de chagrin, elle n'avait plus aucun espoir. Tom pensait qu'on avait depuis longtemps dû s'apercevoir de leur absence et que sans aucun doute les recherches étaient commencées ; s'il criait, quelqu'un ne manquerait pas de venir. Il essaya ; mais dans l'obscurité les échos résonnèrent de façon si lugubre qu'il ne recommença pas.

Les heures s'écoulèrent, interminables. La faim se fit à nouveau sentir. Il restait un morceau de gâteau que sur la moitié qui lui revenait Tom n'avait pas mangé ; ils se le partagèrent et il leur parut ensuite qu'ils avaient encore plus faim qu'auparavant. Ce simulacre de repas ne fit qu'exciter leur appétit.

De temps en temps Tom disait :

– Chut ! As-tu entendu ?

Tous deux retenaient leur respiration et écoutaient. C'était comme un appel très faible, très lointain. Aussitôt Tom répondit ; il prit Becky par la main ; les deux enfants

avancèrent à tâtons le long du couloir dans la direction supposée. Tom écouta ; un instant plus tard le son se fit entendre de nouveau et apparemment d'un peu plus près.

– Les voilà ! dit Tom ; ils arrivent ! viens, Becky, nous sommes sauvés !

La joie des prisonniers fut délirante ; ils n'avançaient toutefois que lentement, car les crevasses ne manquaient pas et il fallait faire très attention. Bientôt en effet ils se trouvèrent devant une crevasse et durent s'arrêter ; avait-elle trois pieds de profondeur, en avait-elle cent ? en tout cas il n'était pas question de la franchir. Tom se mit à plat ventre et étendit le bras tant qu'il put pour essayer d'en mesurer la profondeur ; il ne toucha pas le fond. Ils n'avaient plus qu'à rester où ils étaient et à attendre l'arrivée des chercheurs. Ils tendirent l'oreille : il n'y avait pas à se dissimuler que les appels devenaient de plus en plus distants ; quelques secondes de plus et ils n'entendirent plus rien. Accablant coup du sort ! Tom s'enroua à force d'appeler, mais cela ne servit à rien. Il parla à Becky pour lui redonner de l'espoir ; mais après un long moment d'anxieuse attente, aucun bruit ne se fit plus entendre.

Les enfants revinrent à tâtons jusqu'à la source ; le temps leur paraissait de plus en plus long. Ils dormirent de nouveau, et, quand ils se réveillèrent, ils avaient faim et ils étaient démoralisés. Tom estima qu'on devait en être au mardi.

Tout à coup Tom eut une idée. Il y avait plusieurs galeries latérales à proximité. Mieux valait en explorer quelques-unes que de se morfondre à ne rien faire. Il tira de sa poche la ficelle de son cerf-volant, l'attacha à une saillie du mur ; et Becky et lui partirent, Tom en tête, déroulant sa ligne à mesure qu'ils avançaient. Au bout de quelques pas le couloir finissait dans le vide. Tom s'agenouilla pour tâter le sol et le mur aussi loin qu'il le pouvait avec la main. En faisant un effort pour toucher le mur un peu plus loin vers la droite, il vit, à moins de vingt yards, une main d'homme tenant une chandelle émerger de derrière un rocher. Tom poussa un vigoureux cri d'appel ; et aussitôt cette main fut suivie par le corps auquel elle appartenait... C'était celui de Joe l'Indien ! Tom en fut comme paralysé, incapable de faire un mouvement. L'instant d'après il eut la satisfaction de voir le faux Espagnol tourner les talons en vue de se soustraire à toute poursuite éventuelle.

Tom s'étonna que Joe n'ait pas reconnu sa voix et n'ait pas saisi la belle occasion qui se présentait à lui de le tuer pour se venger de sa déposition au tribunal. Mais peut-être l'écho avait-il modifié le timbre de sa voix... À la réflexion il pensa que ce devait être le cas. La frayeur de Tom lui coupa bras et jambes. Il se dit que s'il avait la force de revenir à la source il y resterait, et que pour rien au monde il ne courrait le risque de rencontrer à nouveau Joe l'Indien. Il eut soin de ne pas révéler à Becky ce qu'il avait vu, et lui dit qu'il n'avait crié qu'à tout hasard.

À la longue, la faim et le désespoir l'emportèrent sur la peur. Une nouvelle attente fastidieuse devant la source et le besoin de dormir qui s'ensuivit leur changèrent les idées. Les enfants se réveillèrent en proie à une faim dévorante. Tom pensait en être au mercredi ou au jeudi ; qui sait ? peut-être même au vendredi ou au samedi ; les recherches avaient probablement été abandonnées.

Il proposa d'explorer une autre galerie. Il était disposé à affronter la rencontre de Joe l'Indien et tous autres périls. Mais Becky était très faible ; elle était tombée dans une morne apathie dont il fut impossible à Tom de la tirer. Elle attendrait maintenant où elle était et mourrait ; elle n'en avait plus pour longtemps. Que Tom, disait-elle, prenne avec lui sa ficelle et explore tout ce qu'il voulait ; elle l'implorait seulement de revenir souvent lui parler ; elle lui fit promettre que quand l'affreux moment arriverait, il resterait près d'elle et lui tiendrait la main jusqu'à la fin.

Tom l'embrassa, la gorge serrée par l'émotion, et se fit un devoir vis-à-vis d'elle de paraître certain, soit de rencontrer les chercheurs, soit de trouver une issue pour sortir de la grotte ; puis il prit la ficelle en main et à quatre pattes s'en alla à tâtons dans l'une des galeries, à demi mort d'inanition et démoralisé par de sombres pressentiments.

Mark Twain, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876), fin du chapitre XXXI,
traduit de l'anglais par François de Gail

XXXII

L'après-midi du mardi touchait à sa fin. La consternation régnait dans le village. On n'avait toujours pas retrouvé les enfants. Des prières publiques avaient été ordonnées ; de nombreuses prières privées, dans lesquelles chacun avait mis tout son cœur, avaient été dites ; malgré cela aucune bonne nouvelle n'était parvenue de la grotte. La majorité des chercheurs avaient renoncé à leurs explorations et avaient repris leurs occupations habituelles, en déclarant qu'il était évident pour eux qu'on ne retrouverait jamais les enfants. Mrs. Thatcher, très malade, avait fréquemment le délire. On disait que cela fendait le cœur de l'entendre appeler sa fille ; elle levait la tête, écoutait durant une longue minute, puis retombait sur les oreillers en gémissant. Tante Polly faisait de la neurasthénie ; ses cheveux gris étaient devenus blancs. Ce mardi soir les villageois se couchèrent tristes et désespérés.

Tout à coup, au beau milieu de la nuit, les cloches, en un carillon frénétique, réveillèrent les dormeurs. En un clin d'œil les rues furent pleines de gens mi-vêtus qui criaient « Levez-vous ! Levez-vous ! Les voilà ! les voilà ! » Les uns soufflaient dans des trompettes, les autres tapaient sur des casseroles ; toute la population, en un bruyant cortège, se dirigea vers le fleuve à la rencontre des enfants qui arrivaient dans une voiture découverte traînée par des hommes hurlant de joie. Puis le défilé se reforma en sens inverse et remonta la rue principale en poussant d'innombrables hurras.

Tout la localité était éclairée ; personne ne songeait plus à aller se coucher ; c'était la nuit la plus émouvante que le village ait jamais vécue. Pendant une demi-heure défila dans la maison de Mr. Thatcher une procession de visiteurs qui voulaient voir les enfants, les embrasser, serrer la main de Mrs. Thatcher. Beaucoup de gens étaient tellement émus qu'ils ne pouvaient même plus parler ; ils pleuraient de joie. Le bonheur de Tante Polly était complet ; à celui de Mrs. Thatcher il ne manquait que de savoir si le messenger porteur de l'heureuse nouvelle avait pu joindre son mari, toujours à la grotte.

Tom, allongé sur un canapé, était entouré d'un nombreux auditoire ; il racontait l'extraordinaire aventure en brochant à son habitude. Il avait exploré, aussi loin que le lui permettait la ficelle de son cerf-volant, deux galeries sans résultat ; puis, s'étant risqué dans une troisième, il se disposait à revenir en arrière quand il avait aperçu une sorte de lueur lointaine qui ressemblait à la lumière du jour. Lâchant la ficelle, il avait rampé dans cette direction, avait passé la tête et les épaules par une ouverture exiguë d'où – il n'en croyait pas ses yeux – il voyait le majestueux Mississippi couler à ses pieds ! Heureusement que son expédition n'avait pas eu lieu la nuit ! Il n'y aurait pas eu de lueur, il n'aurait pas poussé plus à fond l'exploration de la galerie... Il était alors revenu annoncer la bonne nouvelle à Becky ; elle l'avait prié de ne pas la tracasser avec de pareilles histoires, elle était fatiguée, elle savait qu'elle allait mourir et ne demandait pas autre chose.

Il avait insisté ; il avait réussi à la convaincre ; en apercevant le bleu du ciel, elle avait failli mourir de joie. Il s'était hissé hors du trou et l'avait aidée à en sortir ; puis ils s'étaient assis, pleurant de bonheur. Des hommes étaient alors passés dans une barque ; Tom les avait appelés, leur avait expliqué la situation, avait dit qu'ils mouraient de faim. Tout d'abord les hommes n'avaient pas ajouté foi à ce récit qu'ils jugeaient fantaisiste, parce que, disaient-ils, « vous êtes ici en dessous de la vallée où se trouve la grotte, et à cinq miles en aval ».

Ils avaient toutefois pris les enfants à bord ; ils les avaient conduits dans une maison où on leur avait donné à manger, où ils avaient pu prendre du repos jusqu'à deux ou trois heures après le coucher du soleil. Ces mêmes hommes les avaient ensuite ramenés au village.

Mr. Thatcher et son équipe de chercheurs étaient toujours dans la grotte. Avant l'aube ils y furent rejoints, grâce aux cordages qu'ils avaient déroulés derrière eux, et on leur apprit la grande nouvelle.

La fatigue et la faim, pendant un séjour de trois jours et trois nuits dans la grotte, avaient épuisé les enfants. Tom et Becky restèrent au lit le mercredi et le jeudi ; ils semblaient de plus en plus fatigués. Le jeudi Tom se leva ; le vendredi il put sortir, et le samedi il était à peu près rétabli. Mais Becky ne quitta pas sa chambre avant le dimanche ; encore avait-elle l'air de sortir d'une longue maladie.

Tom avait appris que Huck était souffrant ; le vendredi, il alla le voir, mais ne fut pas admis dans sa chambre. Mêmes prescriptions pour le samedi et le dimanche ; après quoi il fut admis quotidiennement, à condition de ne pas raconter son aventure, et de ne rien dire qui pût être de nature à agiter le malade. La veuve Douglas resta près du lit pour s'assurer que Tom observait les consignes.

Chez lui, Tom apprit l'histoire de Cardiff Hill et la découverte dans le fleuve, près de l'embarcadère, du cadavre de l'homme en guenilles. On supposait que le malheureux s'était noyé en voulant s'échapper.

Environ quinze jours après sa sortie de la grotte, Tom alla voir Huck dont la convalescence était maintenant assez avancée pour qu'il fût en état de soutenir une conversation ; et Tom prétendait avoir à lui dire quelque chose du plus haut intérêt. La maison de Mr. Thatcher étant sur son chemin, Tom entra pour dire bonjour à Becky. Mr. Thatcher, qui était avec quelques amis, interpella Tom et lui demanda ironiquement s'il n'avait pas envie de retourner dans la grotte.

– Ça ne me ferait pas peur, répondit Tom.

– Et tu n'es pas le seul, Tom, je m'en doute. Mais à cela nous avons mis bon ordre. Dorénavant plus personne ne pourra se perdre dans cette grotte.

– Comment ça ?

– Parce que j'ai fait blinder la porte il y a quinze jours ; j'y ai fait mettre trois serrures, et c'est moi qui ai les clés.

Tom devint blanc comme un linge.

– Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce que tu as, mon petit ? Vite qu'on apporte un verre d'eau.

Mr. Thatcher en aspergea le visage de Tom, et quand Tom parut remis de son émotion :

– Alors maintenant ça va mieux ? Qu'est-ce qu'il y avait donc ?

– Il y a, Mr. Thatcher, que Joe l'Indien est dans la grotte.

Mark Twain, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876), chapitre XXXII,
traduit de l'anglais par François de Gaïl